

couvraient, et, souriant, demeura dans la même position, sans un mouvement, sans un tressaillement, jusqu'à l'époque où les petits, éclos, purent prendre leur vol. Et des graines apportées par les colibris s'étant arrêtées dans les poils germèrent et donnèrent même une fleur, humble souvenir des oiseaux renaissants.

Cependant, las d'entretenir, si peu que ce fût, une bouche aussi complètement inutile, ses frères décidèrent que, la nuit, il veillerait sur les champs qu'ils cultivaient, loin de là, à la lisière de la forêt ; ils les défendraient contre les sangliers qui, de leurs groins, retournaient le sol et commettaient de grands dégâts. Il obéit. Lorsque les animaux survenaient, il ne les tuait ni ne les frappait, mais les reconduisait dans la forêt, et, de ses ongles, leur détachait des racines qu'ils aimaient pour que, ayant mangé, ils ne revinssent plus endommager les cultures de ses frères.

Une nuit il était, selon sa coutume, assis sur un tertre qui dominait la plaine ; au-dessus de sa tête, les astres scintillaient dans le ciel vert, un mince croissant de lune flottait comme une jonque d'osier sur les vapeurs de l'horizon ; les lucioles enflammées volaient dans l'air et semblaient une danse d'étoiles descendues de l'empyrée, silencieuses. Et le souffle de Brahma qui, au plus haut du ciel, se réjouissait dans sa gloire, faisait passer des frissons sur la cime des arbres et l'herbe des champs ; dans le lointain grondait par moments le rugissement grave d'un tigre qui, repu, s'étirait les mâchoires.

Tout à coup des torches se mirent à courir dans les ténèbres, des tambours et des cymbales résonnèrent, accompagnés de cris et de hurlements : c'étaient des sectateurs sivaïstes qui poursuivaient une de leurs victimes échappée. Un croyant avait voulu offrir un sacrifice humain à Câli, épouse sanglante de Siva, le dieu qui crée, mais aussi le dieu qui détruit, car, dans le monde tiré du chaos par Brahma, rien ne meurt, rien ne naît, tout n'est que mutation. C'est pourquoi, lorsqu'on implorait un enfant, on sacrifiait une victime humaine à Siva afin de lui envoyer une âme en échange de celle qu'on lui demandait. Le misérable acheté pour le sacrifice avait échappé aux mains des prêtres, et c'est lui qu'ils cherchaient dans la nuit ; le bruit de les lumières se rapprochaient, il fuyait évidemment vers la forêt ; s'il l'atteignait, il était sauvé. Ce qui arriva. Alors les prêtres furieux aperçurent un homme qui regardait le ciel et ne semblait ni les avoir entendus, ni les voir ; ils se glissèrent derrière lui, muets, coulant entre les ronces, et soudain, se jetant dessus, le garrottèrent. A leur grand étonnement, il se laissa faire ; et l'un d'eux, lui ayant mis sa torche sous sa figure, dit aux autres : " C'est un idiot ; celui-là du moins ne nous échappera pas. " Ils l'emmenèrent et, comme des chacals rentrent avec une proie dans leurs tanières, ils s'enfouirent dans les trous qui étaient l'entrée de leur temple.

Le vaste édifice souterrain, taillé dans le granit, resplendissait d'innombrables lumières ; la trompe des éléphants sacrés frappait à coups redoublés les gongs de fonte suspendus au plafond par des chaînes ; l'encens et le santal embaumaient l'air ; les flammes de Bengale enveloppaient de fumée et de lueurs pourpres les sculptures grouillantes le long des colonnes, sur les chapiteaux, et accrochées aux voûtes. Une double rangée de monstres de pierre se cabrait de chaque côté de l'allée qui conduisait à l'autel où la statue gigantesque de Câli, entourée de ses femmes prosternées, tordait sa bouche et ses yeux sanglants, découvrant sous ses lèvres relevées ses gencives et ses dents crochues. Et il y avait dans son regard assez de férocité inassouvie pour désoler la terre pendant des milliers de siècles encore, dans sa langue pendante assez de soif de sang pour boire sans être rassasiée celui de tous les êtres vivants. Les prêtres posèrent une couronne de fleurs rouges sur la tête de la victime, la conduisirent devant l'autel et se mirent à psalmodier leurs litanies ; Câli semblait fixer de ses yeux avides le prisonnier debout devant elle.

Qu'il était beau, l'écu de Brahma ! Comme sa chair

rongée par les macérations et les bêtes était plus douce au regard et au toucher que la peau veloutée de la vierge la plus fraîche éclos ! Il était là, sous ses vêtements en lambeaux, comme un vieux tronc percé jusqu'à la moelle par les insectes, dont l'écorce se détache et tombe. Et Câli sentait peu à peu l'enivrement l'admiration et l'amour de cet homme superbe. On eût pu voir même un imperceptible froncement de ses sourcils.

Soudain, comme le sacrificeur levait le glaive, la déesse étendit son bras de granit, arracha l'arme de la main qui la portait, et, dans un éclat de rire furieux, épouvantable, fit rouler sur le sol la tête du prêtre ; puis, se précipitant de son piédestal, elle décapita en un instant tous ces impies, et s'agenouillant sur eux, se mit à boire en hurlant de joie le sang vermeil et chaud qui jaillissait de leur cou. Et l'on voyait les chairs pâlir et se décolorer par degrés, et n'être bientôt qu'une étoupe sans consistance ; ses cris s'étouffèrent peu à peu, et l'on n'entendit plus que les os craquer dans ses mains, qui pressaient tous ces cadavres comme des éponges pour en faire sortir jusqu'à la dernière goutte de sang. Lorsqu'elle se fut gorgée de ce vin humain, ivre, titubante, et battant les murs, elle recommença à crier de sa voix qui s'enrouait, et se mit à danser, échevelée, tantôt sur ses pieds, tantôt sur ses mains et les jambes en l'air, ce qui lui faisait descendre à la gorge des hoquets sanglants et couler de chaque côté des lèvres un filet de bave rouge ; puis, saisi-sant par les cheveux les têtes à demi écrasées sur les dalles, elle jongla avec elles comme avec des grenades, les envoyant voler d'un coup de pied jusqu'au plafond du temple et les recevant sur la paume des mains. Enfin, épuisée, haletante, elle mit un baiser brûlant sur le front de celui qu'elle avait sauvé et qui était resté à la même place sans s'étonner, sans tressaillir, et tomba renversée sur son piédestal. Toutes les lumières s'étaient successivement éteintes.

Et l'idiot céleste s'en retourna tranquillement sous la nuit étoilée surveiller ses champs.

PAUL GRUYER.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Tous ceux que le problème de l'existence de notre race préoccupent sont d'accord à proclamer la nécessité de vulgariser la connaissance de notre histoire. Or, pour atteindre ce but, il n'existe pas de meilleur moyen que la gravure. Voilà pourquoi la publication de notre galerie nationale a mérité l'approbation du public. Nous avons reçu de nombreuses lettres nous félicitant d'avoir mis cet heureux projet à exécution. Forts de cet encouragement, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens, français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Laffèche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain.
852	Sir George-Etienne Cartier.

En dépit du temps et de l'espace, c'est l'idée qui groupe les hommes ou qui les divise.—E. LEDRAIN.

Il y a des hypocrites de tous les genres ; les plus coupables sont ceux qui font intervenir Dieu dans leurs trames criminelles.

PETITS POEMES A DIRE

LE ROI ROUGE

Le roi Paul fit tuer cent mille hommes : l'Histoire
Lui décerna le nom de Grand.

Son fils Grégoire

En fit tuer le double : il fut fort honoré.
A sa mort, tous les yeux honnêtes ont pleuré.

Son fils Luc fit des ronds en crachant sur l'eau claire :
L'Histoire le méprise ; il n'est pas populaire ;
Son nom ne fait rien battre au sein du marmiton.

Aussi Grégoire II, son digne rejeton,
En montant sur le trône eut une idée insigne :
Etant moins batailleur qu'un pêcheur à la ligne,
Mais voulant plaire à des sujets dignes d'amour,
Il décréta qu'on en tuerait deux cents par jour.
On prendrait les plus beaux, les plus forts, les plus braves,
Et leur sang, recueilli par d'élégants esclaves,
Serait versé dans un bassin de marbre vert,
Où les dames pourraient patiner en hiver.

Le décret étonna quelque peu le royaume.

Le noble en son manoir, et le gueux sous son chaume.
Dirent à l'unisson : " Quel fou que notre roi ! "
Et tous les gens fuyaient avec des cris d'effroi,
Lorsque les recruteurs arrivaient dans les villes ;
Il n'y restait qu'enfants chétifs, vieillards débiles,
Aveugles, culs-de-jatte, estropiés, boiteux.
Et le roi, qui l'apprit, s'exclama : " C'est honteux ! "
Je rougis de régner sur un peuple aussi lâche !
Partez, mes recruteurs, besognes sans relâche !
Le réservoir de sang tarit près du château.
Et mon fils n'y peut plus faire aller son bateau."

Alors, pendant cinq ans, les bourreaux opérèrent,
Le bassin déborda, les herbes s'empourprèrent,
La terre devint rouge, et l'on vit, par moments,
Des nuages pareils à des caillots fumants,
Monter vers le soleil écarlate et farouche ;
Chaque rose vomit du sang comme une bouche ;
Du sang sortit du tronc des chênes enivrés,
Et des hiboux vermeils sur des rameaux cuivrés,
Entendant chaque nuit des larmes et des râles,
Fêtaient le roi rouge on notes gutturales.

" Sire, dirent un soir quelques pâles valets,
Votre peuple s'insurge et fond sur le palais.

—De quoi se plaint-il donc ? demanda le monarque,
Voudrait-il, par hasard, que je misse une barque
Sur la mare de sang, afin qu'on pût, l'été,
Y canoter une heure ou deux en liberté ?

Non ? Alors voudrait-il que ce sang fit... que sais-je !
Manœuvrer un moulin ou tourner un manège ?
Nous soumettrons la chose à des ingénieurs :
Faites-le proclamer bien haut par nos crieurs."

La proclamation ne fut pas très goûtée.

" A mort ! à mort ! " rugit la foule révoltée.
Les portes du palais volèrent en éclats,
Et bruyamment, armés de piques, d'échelles,
D'arquebuses, de faux, de fourches, d'armes vagues,
Cent mille forcés grouillant comme les vagues
Coururent en hurlant vers le prince inhumain
Qui, la couronne au front et le sceptre à la main,
Sous son manteau de pourpre et sa cotte d'or jaune,
Les attendait, pensif et grave, sur son trône.

Il se sentit troué par vingt pieux à la fois.

Mais, avant de mourir il dit à pleine voix :
" Peuple imbécile, peuple aveugle, peuple ignare !
Que me reproches-tu ? Le sang de cette mare ?
Tout roi qui se respecte en fait couler autant.
Pour rien, pour le plaisir admirable et tentant
De perdre un fief ou deux, de saccager la plaine
Et de vider de temps en temps tes bas de laine.
Moi je n'ai rien perdu, rien saccagé, rien pris,
Et si quelque bon sens éclairait vos esprits,
O rustres idiots, ô hordes furieuses,
Vous balseriez mes pieds de vos lèvres pieuses ! "

C'est ainsi que parla le roi rouge, en lançant,
A chaque mot de sa harangue, un jet de sang.
Puis il tomba, hué par la foule tragique.

Et ce fut fort bien fait : il était trop logique.

JEAN RAMEAU.